

# Méthode de la dissertation philosophique

Baptiste Mèlès

2 novembre 2010

L'objectif de la dissertation de philosophie est de soulever un problème sur un sujet donné, et d'y proposer une réponse éclairée.

## Table des matières

<b>1</b>	<b>Introduction</b>	<b>1</b>
1.1	L'amorce . . . . .	2
1.2	L'analyse des termes du sujet . . . . .	3
1.2.1	Définition . . . . .	3
1.2.2	Tension . . . . .	4
1.3	Annonce du plan . . . . .	5
<b>2</b>	<b>Développement</b>	<b>6</b>
2.1	Quelques types de plan . . . . .	6
2.1.1	Le plan dialectique . . . . .	6
2.1.2	Le plan de réhabilitation . . . . .	7
2.1.3	Le plan de dégradation . . . . .	7
2.1.4	À la mémoire du Plan inconnu . . . . .	8
2.2	Comment soutenir une thèse . . . . .	8
2.2.1	Preuves <i>a priori</i> : les arguments . . . . .	8
2.2.2	Preuves <i>a posteriori</i> : les exemples . . . . .	8
2.3	La modalité des thèses . . . . .	9
2.4	Comment mobiliser l'histoire de la philosophie . . . . .	10
2.5	Transitions . . . . .	11
<b>3</b>	<b>Conclusion</b>	<b>11</b>
3.1	Une réponse explicite . . . . .	11
3.2	L'ouverture du sujet . . . . .	11

## 1 Introduction

L'introduction doit être la présentation, progressive et détaillée, de la problématique.

Il vaut mieux éviter d'y citer des noms de philosophes : ceux-ci sont rigoureusement étrangers à la problématisation de la question, même si plus tard ils vous seront évidemment très utiles pour proposer des réponses. Partir de l'état de la littérature philosophique serait inverser le juste ordre des choses : il faut aller des problèmes à la philosophie, non de la philosophie aux problèmes. Dans l'introduction — comme plus tard dans la conclusion — l'étudiant doit assumer ses responsabilités, n'engager que soi, mais s'engager totalement.

Une introduction est généralement composée des parties suivantes, chacune pouvant être présentée en un alinéa :

1. l'*amorce* (très facultative) ;
2. l'*analyse* des termes du sujet ;
3. l'exposition d'une *tension* entre les termes du sujet, qui mène à la formulation de la *problématique* ;
4. la présentation des *enjeux* de cette problématique (facultatif) ;
5. l'*annonce du plan*, ou tout au moins de la première partie

Il faut apporter un soin particulier à l'introduction, et plus tard à la conclusion, car ce sont les deux parties qui marquent le plus les correcteurs. Une introduction bancale ou expéditive laissera une impression négative qu'aucun développement ne saura dissiper.

Une bonne introduction occupe généralement entre une demi-page (sur-tout en licence) et une page entière (principalement pour l'agrégation). À plus d'une page et demie, elle commence à trop s'étirer.

## 1.1 L'amorce

On préconise parfois de recourir à une amorce avant de définir les termes du sujet, sous prétexte que l'entrée dans la dissertation est moins abrupte. On peut ainsi partir d'une anecdote, d'un exemple tiré du quotidien, d'un exemple historique, etc. Par exemple, pour le sujet « La guerre », on peut partir d'une comparaison entre deux figures historiques :

Jean Jaurès est mort pour avoir refusé la guerre quand son pays la désirait, Jean Cavaillès pour l'avoir acceptée quand son pays y avait renoncé : aujourd'hui ils sont tous deux reconnus comme des « justes ». De ce constat paradoxal on peut tirer deux interrogations : la première porte sur la nature de la guerre, la seconde sur les moyens de son évaluation morale et politique.

L'ensemble de la dissertation pourra donc être vu comme la tentative d'explication de ce simple constat : que Jaurès et Cavaillès, avec des comportements apparemment opposés, puissent être l'objet des mêmes éloges.

Il vaut mieux éviter de partir directement de l'histoire de la philosophie, en disant par exemple que Hobbes justifie la guerre, etc. La dissertation, dans

l'introduction, doit pour ainsi dire s'appuyer sur la fiction que la philosophie n'ait pas préexisté à notre réflexion. La diversité des opinions philosophiques n'est jamais un bon point de départ de dissertation : l'interrogation sur le sexe des anges a beau avoir suscité bien des opinions contraires, elle n'en a pas plus d'intérêt.

Mais l'amorce est hautement facultative. En cas de manque d'inspiration, il vaut mieux en faire totalement l'économie que de la rédiger maladroitement.

## 1.2 L'analyse des termes du sujet

### 1.2.1 Définition

Quand on n'utilise pas d'amorce spécifique, l'analyse des termes du sujet est le début de la dissertation ; dans ce cas, il ne faut pas hésiter à commencer *ex abrupto* par la définition des concepts. L'introduction est alors sobre, mais efficace.

L'analyse des termes du sujet consiste à prendre chaque terme important de l'énoncé et à le définir, fût-ce simplement de manière préalable. Dans le sujet « La guerre », on peut définir en première approche la guerre comme « le conflit armé entre deux groupes humains ».

Mais, même en première approche, une définition n'en est pas une si l'on ne peut aller du concept à la définition, *et surtout* de la définition au concept. Supposons que l'on dise par exemple « la guerre, c'est le conflit ». Certes, la guerre est un conflit (on peut donc aller du concept à la définition), mais tout conflit n'est pas une guerre : il existe également des conflits entre collègues de travail, entre membres d'une famille, entre mâles dominants dans un troupeau, et ces conflits ne sont pas des guerres (on ne peut donc pas aller de la définition au concept). Il faut donc trouver, parmi l'ensemble des conflits, ce qui distingue la guerre en particulier. Nous avons retenu deux critères : le fait que le conflit oppose des hommes, et qu'il soit armé ; mais d'autres définitions sont certainement possibles.

En termes aristotéliens, une bonne définition doit non seulement énoncer le *genre*, mais également la *différence spécifique* ; c'est cette dernière qui fait souvent défaut.

Il arrive que tout l'enjeu d'un sujet de dissertation soit précisément de définir un concept, notamment quand il commence par « qu'est-ce que » : « Qu'est-ce que le bonheur ? », « Qu'est-ce qu'agir ? », « Qu'est-ce qu'une chose ? », etc. Dans ce cas, le concept doit recevoir *deux* définitions : une première approximation en introduction, qui représente ce que l'on entend généralement par ce concept, et une définition approfondie qui sera donnée en conclusion du devoir. Ainsi, même quand la définition est l'enjeu même de la dissertation, il faut impérativement définir le concept dès l'introduction.

Lorsque le sujet comporte plusieurs concepts (« Bonheur et vertu », « Toute

pensée est-elle un calcul ? », « L'histoire est-elle une science ? », « Qu'est-ce qu'une action réfléchie ? »), on peut les définir l'un à la suite de l'autre :

Par pensée, on entend généralement l'ensemble de l'activité théorique de l'homme. Le calcul, quant à lui, est une démarche déductive reposant sur la manipulation de signes.

Il faut prendre garde à éviter toute circularité dans la définition. Définir la pensée comme « activité *mentale* du sujet » serait s'exposer à la question de savoir ce qu'est à son tour l'« activité mentale »... et à la réponse spontanée : « l'activité mentale est l'activité de la *pensée* ». La définition est circulaire ! Elle transformait simplement un substantif (« pensée ») en adjectif (« mental »).

### 1.2.2 Tension

L'analyse des termes du sujet n'est pas un procédé artificiel : il possède une réelle utilité dans la construction de la dissertation. C'est en effet de ces définitions que l'on doit extraire une *tension*, c'est-à-dire un conflit. Quand le sujet comporte plusieurs concepts, le conflit apparaît généralement entre eux quand on essaye de les associer ; quand le sujet comporte un seul concept, le conflit apparaît souvent entre les termes mêmes de la définition. C'est ce conflit qui génère la *problématique*.

Voici un exemple pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? » :

Par pensée, on entend généralement l'ensemble de l'activité théorique de l'homme. Le calcul, quant à lui, est une démarche déductive reposant sur la manipulation de signes. Or, l'histoire récente montre qu'un nombre croissant d'activités autrefois réservées à l'intelligence humaine — opérations mathématiques, inférences logiques, prises de décisions économiques — se voient déléguées à des machines, qui pourtant reposent sur le seul calcul. On peut donc s'interroger sur l'existence de limites à cette tendance historique. L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ?

Sans tension, il n'est pas de problématique efficace : sans tension, on voit difficilement l'intérêt de se poser telle ou telle question — et *a fortiori* d'y répondre.

La problématique doit être présentée sous la forme d'une question terminée par un point d'interrogation. Cette question ne doit pas être la répétition pure et simple du sujet, si celui-ci était déjà sous forme interrogative. Par exemple, pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », la problématique ne doit surtout pas être « Toute pensée est-elle un calcul ? », mais être reformulée d'une manière éclairée par les définitions préalables, comme dans

l'exemple précédent : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? ». Entre le sujet et la problématique, on a progressé ; et ce, grâce aux définitions, qui permettent de mieux comprendre où se loge véritablement le problème.

Enfin, la problématique doit consister en *une seule* question. On a parfois la tentation d'en formuler plusieurs : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? Les machines peuvent-elles tout faire ? L'homme sera-t-il remplacé à terme par des ordinateurs ? ». Mais cette succession de questions angoissées témoigne parfois d'une absence de choix, d'une hésitation entre plusieurs problématiques, et de leur simple juxtaposition. Le correcteur ne sait pas si elles sont toutes subordonnées à la première, si elles en précisent progressivement le sens (et dans ce cas c'est la dernière qui doit être retenue comme problématique définitive), ou encore si elles étudient trois aspects d'une seule et même problématique, qui quant à elle ne serait pas mentionnée. Il faut donc en choisir une seule ; c'est ce qui garantit l'unité de la dissertation.

### 1.3 Annonce du plan

L'annonce du plan est un sujet sensible entre correcteurs ; mais par chance, chacun est tolérant avec le parti pris adverse, pourvu qu'il soit habilement adopté.

Certains préconisent en effet d'annoncer dès l'introduction le plan entier, ce qui confère une véritable unité à la dissertation, et montre que l'étudiant sait dès le début où il va. Mais on peut préférer ne pas « griller toutes ses cartouches » dès la première page, et ménager un peu de suspense. En outre, il est toujours un peu étrange d'annoncer la première partie, puis la deuxième, puis la troisième, puis de revenir à la première pour la développer. À quoi bon, si vous avez déjà tout dit ?

Dans tous les cas, il faut annoncer au moins la première partie, c'est-à-dire montrer comment la problématique mène naturellement à envisager un premier point de vue :

Nous verrons dans un premier temps que la diversité et l'imprévisibilité de l'activité spirituelle humaine présentent autant de résistances à toute réduction de la pensée au calcul.

En tout état de cause, il faut éviter à tout prix le lexique du boucher : « nous allons traiter cette question en trois parties », ou, pire, « nous allons traiter trois points de vue ». Tout au plus peut-on annoncer que « notre réflexion connaîtra trois moments successifs » : on doit insister sur la continuité de la pensée entre les différentes parties du plan.

## 2 Développement

Le développement est typiquement constitué de *deux à quatre parties*. Avec une seule partie, on reprocherait à l'étudiant de n'avoir développé d'un point de vue unilatéral ; avec cinq, de n'avoir pas suffisamment su regrouper ses pensées. Trois parties est certes le nombre canonique, mais une excellente dissertation peut n'en comporter que deux, pour peu qu'elle n'ait rien manqué d'essentiel. Rien n'est pire qu'une troisième partie boiteuse, rajoutée à la hâte pour atteindre le chiffre magique, et où l'étudiant n'a plus rien d'essentiel à ajouter.

Chaque partie doit être divisée en *sous-parties*. Ici encore, le nombre canonique est trois, mais deux ou quatre peuvent tout à fait convenir si la matière l'exige.

### 2.1 Quelques types de plan

#### 2.1.1 Le plan dialectique

Le plan dialectique est réputé, à tort, le plus philosophique : à ses élèves, Althusser proclamait que tout plan devait représenter la passion, la crucifixion, la résurrection. Le fameux plan par « thèse, antithèse, synthèse », est effectivement pertinent dans certaines circonstances.

Par exemple, sur le sujet « La substance », on pourrait adopter le plan dialectique suivant :

1. la substance comme *substrat* : derrière tout phénomène doit se trouver une entité permanente, qui soit en même temps le support du discours (Aristote) ;
2. la substance comme *fiction* : on n'a jamais d'expérience de la substance, mais seulement de ses manifestations (Berkeley, Hume) ;
3. la substance comme *fonction* : la substance n'est certes jamais connue en elle-même, mais elle doit être pensée pour rendre possible une connaissance des phénomènes (Kant).

Mais le plan dialectique a ses inconvénients :

1. il est généralement le plan le plus attendu — or ce qui ne surprend pas votre correcteur tend à l'ennuyer, surtout lorsque le même plan fade se voit reproduit en trente exemplaires ;
2. le désir de synthèse à tout prix engendre souvent une troisième partie extrêmement plate, sans saveur ni force, où l'on s'efforce de concilier sans combat la version amollie de thèses contradictoires. Souvent la deuxième partie, celle de la critique, est celle où l'on a pris le plus de plaisir, et dont la conciliation finale est un affaiblissement considérable.

Aussi convient-il parfois de sacrifier le plan dialectique à d'autres types de plan, présentant plus de vigueur.

### 2.1.2 Le plan de réhabilitation

Il arrive qu'un sujet de dissertation corresponde à un concept chargé d'une forte connotation péjorative : « L'égoïsme », « L'erreur », « Le mauvais goût », etc. Un plan dialectique pourrait être ici extrêmement fade :

1. dans une première partie, on critique le concept, selon la conception commune (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. dans une deuxième partie, on justifie ces concepts (l'égoïsme est l'intérêt dominant chez l'homme ; l'erreur est parfois fertile ; le mauvais goût peut revêtir un intérêt esthétique, par exemple dans le kitsch ou chez Warhol) ;
3. dans une troisième partie, on concilie avec fadeur les deux points de vue précédents (l'égoïsme est parfois bon, mais il ne faut pas en abuser ; l'erreur est parfois fertile, mais il faut quand même faire attention ; le mauvais goût ne doit quand même pas être excessif).

Naturellement, on peut utiliser le plan dialectique de manière plus fine, y compris avec ces sujets ; mais, mal utilisé, il revient souvent à ces formes sans force.

Un plan plus puissant est alors le suivant, qui procède à une *réhabilitation* progressive du concept péjoratif :

1. le concept est *nuisible* (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. le concept est *inévitable* (toute action a lieu sur fond d'égoïsme, toute connaissance repose sur une erreur, tout goût est mauvais) ;
3. le concept est même parfois *bénéfique* ou souhaitable (l'égoïsme a des effets profitables, l'erreur fait progresser la connaissance, le mauvais goût fait évoluer l'histoire de l'art).

Dans ce dernier plan, il ne s'agit pas d'adopter une thèse conciliant deux points de vue opposés, mais au contraire d'approfondir progressivement une thèse forte, selon une véritable montée en puissance.

Naturellement, le plan de réhabilitation est difficilement justifiable dans certains cas : « Le terrorisme », « Le racisme ». Ici, toute idée de réhabilitation serait assez scabreuse.

### 2.1.3 Le plan de dégradation

Symétriquement au précédent, le plan peut consister à dégrader un concept spontanément perçu comme positif : « Le désintéressement », « La sympathie », « La vérité », « La sincérité », « Le bon goût »... On montre alors successivement :

1. que le concept est *bénéfique* ;
2. qu'il est *impossible* ;
3. qu'il est même parfois *nuisible*.

#### 2.1.4 À la mémoire du Plan inconnu

De même qu'il existe un Soldat inconnu, il existe un nombre indéfini de Plans inconnus. Ce sont ceux qui sont parfaitement adaptés à un sujet, et souvent à un seul, et qui seront bien plus pertinents que tous les plans génériques — dialectique, réhabilitation, dégradation — dont vous aurez entendu parler. Ce plan est, à chaque fois, à inventer pour la première fois. S'il demande de l'audace, il est souvent bien plus payant que tous les autres types de plans.

### 2.2 Comment soutenir une thèse

Toute thèse doit être *soutenue*, et jamais simplement assertée. Or, il n'existe que deux moyens de soutenir une thèse : soit, *a priori*, en la fondant sur des principes ; soit, *a posteriori*, en l'appuyant sur des exemples. Dans les deux cas, il convient d'éviter toute *généralisation abusive*.

#### 2.2.1 Preuves *a priori* : les arguments

Supposons que, dans le cadre d'une dissertation sur le thème « Le désintéressement », on veuille — provisoirement ou non — répondre par que le désintéressement absolu n'existe pas, c'est-à-dire que toutes nos actions sont fondamentalement intéressées. Une preuve *a priori* pourrait être la suivante :

L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales.

Matériellement, les prémisses de cet argument sont certes contestables : il faut avoir préalablement montré que l'intérêt et la valeur sont mutuellement exclusifs, et que l'homme est un être vivant exactement au même titre que les animaux ; mais l'essentiel, de notre point de vue actuel, réside dans le caractère *a priori* de l'argument.

#### 2.2.2 Preuves *a posteriori* : les exemples

**Le danger de la généralisation abusive** Une preuve *a posteriori* de la même thèse ne peut être simplement de la forme suivante :

Un rapide coup d'œil sur l'histoire de l'humanité suffit à nous convaincre de la méchanceté originelle de l'homme.



La preuve n'est pas convaincante, car de ce qu'il ait existé *certain*s hommes mauvais — on n'aura effectivement guère de peine à en trouver — elle conclut que *tous* les hommes sont mauvais. En termes logiques, le sophisme repose sur une confusion entre quantificateurs. La généralisation est abusive.

**Le bon usage des exemples** D'où le problème suivant : comment peut-on avancer la moindre thèse *a posteriori* qui soit en même temps générale, si l'expérience ne nous livre jamais que du particulier ? Un procédé pourra vous y aider : l'*exemple-limite*.

On peut en effet distinguer trois types d'exemples : l'exemple trivial, l'exemple moyen, et l'exemple-limite. L'exemple trivial est celui qui a été choisi avec soin comme illustrant avec une facilité particulière la thèse que l'on veut défendre. Arguer de Staline pour affirmer que tous les hommes sont mauvais, c'est se faciliter outrageusement la tâche ; l'argument n'a strictement aucune valeur.

L'exemple moyen est celui qui puise dans la moyenne des individus pour montrer la validité de la thèse : on montrera par exemple comment l'homme ordinaire est mauvais au quotidien. La force persuasive est certes plus grande que pour l'exemple trivial, mais non encore absolue, car il peut exister des personnes exceptionnelles, largement supérieures à l'homme ordinaire. Comme le précédent, cet argument serait une généralisation abusive, c'est-à-dire une confusion entre quantificateurs : « il existe des hommes intéressés, donc tous les hommes sont intéressés ».

Mais montrer que Pierre ou Jean sont mauvais a beaucoup moins de force que de montrer en quoi Gandhi pouvait être quelqu'un de fondamentalement intéressé. Parmi les exemples, seul l'exemple-limite, montrant que même les actions de Gandhi peuvent être justifiées par un intérêt personnel, a donc une réelle valeur argumentative.

## 2.3 La modalité des thèses

Un sophisme apparaît régulièrement dans les dissertations : il consiste à évoquer la simple possibilité d'une thèse, et, de là, à en conclure la vérité ou la nécessité. De même que la généralisation abusive était une confusion entre quantificateurs (« il existe des hommes intéressés, donc tous les hommes sont intéressés »), on peut voir ici une confusion entre modalisateurs : « il est possible que tous les hommes soient intéressés, donc tous les hommes sont intéressés ».

Il faut donc prendre garde aux modalisateurs que l'on emploie, et principalement à ne pas considérer comme avérées des thèses dont on s'est contenté d'évoquer la possibilité. Assurément, certaines thèses, notamment dans les philosophies du soupçon comme celle de Nietzsche, sont condamnées à rester dans le domaine du possible, et sont difficilement prouvables : comment prouver en toute généralité que la nature tout entière est régie par la volonté de

puissance ? Nietzsche lui-même ne le démontre pas, se contentant d'exposer cette thèse<sup>1</sup>. Mais parfois la simple possibilité est suffisante, car elle permet de réfuter la prétention adverse à la nécessité (« le caractère nécessaire de l'existence d'actions désintéressées est remis en cause par la seule cohérence de l'hypothèse d'un monde régi par la volonté de puissance »). Dans tous les cas, une modalité modeste mais légitime a toujours plus de force qu'une modalité ambitieuse mais usurpée.

## 2.4 Comment mobiliser l'histoire de la philosophie

Un philosophe doit toujours être introduit, et savoir s'effacer au bon moment. Il n'est qu'invité dans votre dissertation ; tout soliste doit rester aux ordres du chef d'orchestre. En termes concrets, la première phrase d'un alinéa, où l'on annonce la thèse à venir, et la dernière, où l'on résume la thèse examinée, doivent être anonymées comme des copies d'examen, c'est-à-dire ne contenir aucun nom de philosophe.

Par ailleurs, un philosophe n'est ni un totem, ni un tabou. Une sottise, même énoncée par Kant, reste une sottise : un grand nom n'est jamais une autorité. Aussi toute assertion, même reprise de Kant, doit-elle être fondée au même titre que si c'était la vôtre. Une thèse n'est en effet jamais isolée dans l'œuvre d'un philosophe : en ceci, elle est toujours plus qu'une simple citation. Elle s'inscrit dans un système, ou plus modestement dans un ensemble de raisons, et c'est sur lui qu'il faut la fonder.

Pour cette raison, une citation, à elle seule, est rarement éclairante. Elle doit être décortiquée, expliquée, justifiée. Une copie sans citation, dans laquelle toutes les thèses sont justifiées les unes par les autres, est largement préférable à un agrégat de citations supposées transparentes et autosuffisantes. Rien ne saurait donc être plus nuisible à une dissertation philosophique que le *Dictionnaire de citations*, catalogue d'aphorismes certes rhétoriquement habiles, mais dont la profondeur n'est souvent qu'apparente, et la systématisme toujours inexistante.

Un philosophe doit toujours être cité avec la plus grande précision possible. Il ne suffit pas de dire que Kant a affirmé l'existence de connaissances synthétiques *a priori*, il faut au moins se référer à la *Critique de la raison pure*, voire plus précisément à son Introduction.

On peut mentionner quelques citations si on a le bonheur de les connaître par cœur. Mais si l'on a peu de mémoire, un résumé fidèle des thèses d'un philosophe n'a pas moins de valeur. En outre, les citations ont souvent un effet pervers : pour compenser l'effort qu'a nécessité leur apprentissage, on tend à les mobiliser à tort et à travers.

---

1. *Par-delà bien et mal*, §36.

## 2.5 Transitions

Les transitions ne sont pas une simple exigence rhétorique, mais obéissent à une véritable nécessité conceptuelle. Elles témoignent en effet d'une véritable continuité de la pensée, plutôt que de leur simple juxtaposition. Une transition procède typiquement en trois moments :

1. *résumer* en une seule phrase la thèse que l'on vient d'exposer ;
2. montrer de manière détaillée, et surtout pas de manière symbolique ou allusive, ce qui *manque* à cette thèse ;
3. soumettre l'*ébauche* d'une solution, telle qu'elle sera développée dans la partie ou la sous-partie suivante.

Toute sous-partie doit être conclue par une transition, éventuellement dans le même alinéa. Toute partie doit également être conclue par une transition, qui mérite souvent un alinéa à part ; et ce n'est pas être verbeux que de lui consacrer cinq à dix lignes.

Lorsque l'on adopte un plan dialectique, l'une des transitions doit être plus soignée encore que toutes les autres : celle qui conclut la deuxième partie et annonce la troisième. Ici, plus de quinze lignes sont rarement un luxe. Il faut prendre le temps de bien montrer toute la tension à laquelle on est parvenu, dans sa radicalité. Plus la contradiction est radicale, plus la résolution est attendue avec impatience : il faut savoir susciter l'intérêt du correcteur !

## 3 Conclusion

### 3.1 Une réponse explicite

Le rôle de la conclusion est simple : elle doit *répondre à la problématique*. Une conclusion ne doit donc pas être simplement un résumé de la dissertation, mais répondre explicitement à la question dont elle était partie.

Il faut fuir comme la peste les conclusions sceptiques paresseuses, comme « on a vu qu'il existait beaucoup de réponses différentes à cette question ». On peut certes conclure sur une impossibilité de trancher, mais elle doit être argumentée, et non s'appuyer sur la seule diversité des opinions. La diversité des opinions n'est plus un bon point d'arrivée de dissertation qu'un bon point de départ.

### 3.2 L'ouverture du sujet

Si vous êtes partis d'une amorce, la reprendre en conclusion pour l'éclairer d'un jour nouveau peut être instructif ; bien manipulé, ce procédé confère à la dissertation une efficacité qui n'est pas seulement rhétorique, mais également spéculative : il montre que vous saviez dès le départ où vous alliez, et que le cheminement n'a pas été improvisé ligne après ligne.

On préconise parfois le recours à l'*ouverture du sujet*. Mais, mal maîtrisé, le procédé revient trop souvent à aborder soit des problèmes qui n'ont aucun rapport avec le sujet (« car, après tout, qu'est-ce que la vérité?... »), soit des problèmes qui auraient dû être traités (« une nouvelle question se pose, qui serait celle des valeurs au nom desquelles on mène une guerre »). Dans le doute, il vaut mieux éviter ce procédé, et terminer directement par la réponse à la question : ici encore, la sobriété est parfois gage d'efficacité.